



## «Les Nouvelles Lumières et le feu sacré»

*Dans une société interconnectée, quel usage faire de notre présence au monde?*

Les Lumières nous ont privé de la Nuit. La nuit noire, profonde et épaisse que nos ancêtres craignaient, au fond de leur caverne. Partout un écran, une diode, une veilleuse rappelle que l'homme ne dort pas, car la machine veille.

Les Nouvelles Lumières ont fait disparaître la nécessité pour les hommes de se retrouver autour du feu sacré.

A travers le témoignage de 3 rencontres magiques, je partagerai les interrogations qui me font vibrer aujourd'hui : Quelle réelle place pour l'échange authentique face au narcissisme technologique? Si tout devient possible, alors de quoi ai-je réellement envie? Enfin, de quoi suis-je vraiment riche : qu'ai-je à offrir à l'Autre qui m'est si proche et qui reste pourtant si différent?

Nous voulons briller mais nous ne savons plus rayonner.

Nous voulons le repos mais nous fuyons l'obscurité.

Nous voulons le Savoir mais nous dissimulons le mystère.

Nous voulons échanger mais l'Autre nous fait peur.

*Sapere aude!* disait Kant. Oser penser et réfléchir par soi-même. Il s'agit aujourd'hui d'oser avoir peur : oser traverser la peur de la Nuit et du mystère pour atteindre l'authenticité de la relation à l'Autre.



Grégoire Jacquiau-Chamski

Formé au management de l'innovation aux États-Unis, Grégoire Jacquiau-Chamski est un « cross-pollinator » qui accompagne les organisations dans le changement en favorisant l'intelligence collective. Sa démarche repose sur un trépied : la philosophie, la psychanalyse et les outils de créativité. Il travaille en réseau avec des experts de tous champs disciplinaires.

« **J**e suis venu vous parler d'une lumière un peu particulière, une lumière vieille comme le monde, une lumière qui remonte aux cavernes de nos ancêtres, là où les anciens chamans dansaient et chantaient dans la Nuit, là où est né notre patrimoine d'histoires.

Cette lumière, c'est le feu sacré. Le feu sacré autour duquel nous rencontrons l'Autre. Rencontre magique, où au milieu de la Nuit, au milieu de cette obscurité pleine, dense qui nous envahit et efface les contours des visages, des corps, des formes, nous nous reconnectons au plaisir d'être vivants.

Ces moments magiques, je les ai longtemps gardés pour moi, comme des sources rares, des endroits intimes, précieux, où j'allais me réfugier quand j'en ressentais le besoin. Et puis un jour, alors que je participais à une communauté de volontaires qui allaient s'enfoncer dans la grande impasse de l'Afrique, j'ai rencontré Jethron. Jethron Ayumba SABULA.

Jethron était Kenyan. Bénévole de l'association, il avait passé la journée avec nous, à tourner comme un chien fou, sans dire un mot.

La journée a passé, et puis, le soir, alors que la nuit tombait doucement, Jethron nous a réunit dehors en cercle sur l'herbe, autour d'un immense feu. Et là il s'est mis à parler, à raconter sa vie, sa famille, son père instituteur, sa soeur malade, l'unique vache vendue pour la soigner, les jours passés sans manger, la tentation de la délinquance, sa fuite à Nairobi pour aller ouvrir d'autres possibles.

Il nous a raconté ses peurs, ses souffrances. Il nous a raconté qui il était, il nous a raconté pourquoi, à l'âge d'homme, il avait reçu de sa tribu le prénom de Ayumba : Ayumba qui signifie le courage. Et alors qu'il racontait, ses yeux étaient de longues flammes jaunes, sa voix est devenue un souffle qui nous a enveloppés et portés jusque chez lui, là bas, sous d'autres ciels.

Jethron Ayumba Sabula était un conteur, et ce soir-là, en l'écoutant, j'ai compris que je n'avais pas le droit de garder le feu sacré pour moi.

C'est pourquoi, aujourd'hui, je suis venu partager mon feu sacré avec vous, partager avec vous cet endroit où je me sens vivant. Et plutôt que de grands discours, j'ai envie de vous inviter à un voyage.

Un voyage dans la Nuit, autour du feu, dans cette caverne intérieure dans laquelle on s'enfonce, en descendant le long de parois couvertes de signes étranges, et en progressant parmi les ombres, les lueurs, les murmures, jusqu'à un sanctuaire muet, limpide, là où naissent les histoires et les contes.

Je vous invite à vous laisser envahir par la nuit et à me suivre. Vous pouvez vous laisser aller et peut-être fermer les yeux..

-----

Nous sommes sur l'archipel du Cap Vert, sur la côte africaine en face du Sénégal, sur l'île de Santo Antao, la plus reculée des îles, la plus sauvage aussi. Celle qui offre une mer violente qui vient frapper ses flancs volcaniques et fait jaillir des feux d'artifice de végétation qui chatouille les nuages épais menaçant l'île.

La scène se passe à Ponta do Sol, dans une taverne oubliée alors que la nuit est tombée depuis plusieurs heures et que les rues sombres laissent simplement deviner l'océan, dont les vagues claquent contre la digue.

A l'intérieur quatre musiciens, assis entre les quelques tables occupées, jouent des *Mornas*, cette musique cap verdienne qui emprunte sa mélancolie au *fado*, sa passion tragique au *tango* et sa sève noire au *lundum* angolais.

Les quatre musiciens jouent et rythment de leurs accords les conversations aux saveurs épicées et colorées par le rhum. Soudain, alors que les bruits de couvert font échos au *jambée* et aux guitares, le joueur de cavaquinho, cette petite guitare à quatre cordes et au son très clair qui sous d'autres cieux prend le nom de ukulélé, ce musicien, après avoir fermé les yeux, se lève doucement.

L'homme est petit, sa peau est brune, sa taille et ses traits sont ceux d'un aborigène, mais il est fort comme un boeuf, robuste et ancré dans le sol comme ces oliviers ancestraux qui imposent le respect non par leur taille, mais par la profondeur tordue de leur tronc clair.

Il pose son instrument, lève légèrement la tête, et sur les accords posés par ses compagnons, il ouvre des yeux illuminés et entame en créole une complainte qui déchire les contours invisible de la Nuit :

*In'[spiraço] di 'nos[ss] po[eee]ta*

*Prin'cessa 'nos serena'ta*

*Na not'serena di luar[rr]*

Sa voix n'est pas particulièrement belle, mais elle est généreuse, au service d'une histoire, histoire commune qui le dépasse, dont il n'est qu'un dépositaire. Il chante.

Il chante la souffrance, l'histoire de tout un peuple meurtri par l'esclavage, la faim, la sécheresse, l'émigration et les déchirures.

Et pareil au premier passeur, à Orphée revenant des Enfers, il offre en partage cette musique, ce chant qui sort de lui mais qui vient de la terre, des entrailles de la terre, *crescendo* de ces roches telluriques qui plongent dans l'immensité du ciel renversé, mimant avec son corps, cette traversée et cette appartenance à ce qui le dépasse.

Ce chant et la flamme dans les yeux de cet homme ont rouvert en moi une question. Une question qui me brûle par son intensité et sa détresse :

«A quel chant donner ma part de voix?», «à quel chant donner ma part de voix?». (...)

-----

Vomiso lui, n'avait rien, et pourtant il m'a tout offert.

Vomiso, tous les jours, de l'aube jusqu'à la tombée de la nuit, conduit son bus. Pendant des heures, il roule, de Bobonong à Mathathane et de Mathathane à Bobonong.

Ayant fui le Zimbabwe comme tant d'autres il y a une dizaine d'années, il a immigré au Botswana, avec sa femme et ses enfants. Il a appris le Setswana : *Dumela Rra, dumela Mma, o ya kae?*

Vomiso tous les jours conduit son bus et salue ces femmes et ces hommes qui ne possèdent rien et tiennent au creux de leur main une obole qu'il offrent en échange de la traversée de ces longues plaines arides.

Le matin, à l'aube, Vomiso se lève, donne quelques graines aux poules qu'il élève au fond du petit jardin de terre sèche, et avec pudeur, fait sa toilette à l'aide d'un seau, à l'abri des regards, dans le petit réduit derrière la maison.

Vomiso n'a rien, et pourtant il m'a offert l'hospitalité quand il a vu que j'étais perdu, au milieu de la nuit, dans ce village sombre au nom inconnu. Là, au milieu de nulle part.

*Viens*, a-t-il dit, simplement. *Viens*.

Il a garé le bus devant chez lui et m'a ouvert le portail de sa maison que l'obscurité laissait à peine percevoir. Alors Vomiso a allumé un feu. Il a sorti de sa poche un petit sac avec deux morceaux de poulet, un peu de farine de sorgho et sur le feu qui réchauffait, nous avons fait un festin.

Autour du feu, nous avons parlé. Autour du feu, nous avons écouté ensemble le silence de la nuit. Et ensemble, nous avons contemplé le feu qui doucement s'endormait, colorant nos yeux de mille flammes.

Au fin fond de l'Afrique australe, au milieu de nulle part, alors que j'étais perdu, j'avais un ami. Un homme qui tend la main et partage son feu.

Le lendemain, à l'aube, il a démarré son bus. Je suis remonté avec lui, en sens inverse, heureux de voir défiler les visages familiers de la veille et de laisser vivre en moi les images de la Nuit illuminée.

Vomiso n'avait rien, et pourtant il m'a tout offert. Et depuis, j'ai en moi cette question : De quoi suis-je vraiment riche? Quel feu puis-je offrir à celui qui est dans le besoin, à celui qui est perdu dans la Nuit? Où est mon feu, cette richesse inépuisable qui brûle en moi et que je peux offrir en partage?

-----

Toute rencontre est un voyage. Et nous savons tous qu'il n'est pas nécessaire d'aller loin pour rencontrer l'autre. Pour avancer, il me faut hisser l'autre là où j'étais,

là où je suis passé. Mais rencontrer l'autre, c'est se laisser surprendre, désarçonner par la vie.

Je crois profondément que nous avons tous en nous une flamme qui n'attend qu'à être ravivée. Avec vous, j'avais envie simplement de partager ma flamme. Avec vous, j'avais envie de partager le plaisir d'être vivant et de vous inviter, peut-être, à honorer la vie. Honorer la vie en soufflant doucement sur la flamme qui danse à l'intérieur de vous, et l'offrir en partage au monde.

Et pour nous quitter, je voulais écouter avec vous quelques notes de *morna* comme autant d'étincelles qui font danser et chanter notre flamme. Merci.»

*Musique de fin : «Cretcheu Maguode», par Ildo Lobo (Nos Morna)*

---

*[Ce texte se veut un hommage aux passeurs et n'aurait pu exister sans la rencontre avec l'univers africain de Doris Lessing, la plongée dans les nuits symboliques de Pascal Quignard et les chants du poète haïtien Lyonel Trouillot.]*